

# Adrien Barazzone interroge la vie intime de nos intestins

**Théâtre** Le jeune metteur en scène présente, au Théâtre du Loup, à Genève, son deuxième spectacle intitulé «Les luttes intestines». Rencontre avec un créateur qui revendique la complexité.

Mireille Descombes

**D**ans le théâtre contemporain, il faut se méfier des titres. Ils sont souvent déroutants, un peu sibyllins, parfois trompeurs. Prenez «Les luttes intestines», le nouveau spectacle d'Adrien Barazzone présenté dès le 29 avril au Théâtre du Loup, à Genève. Naïvement, on pourrait imaginer quelque intrigue vaguement shakespearienne, voire une transposition moderne des manœuvres de cour dans les couloirs de la présidentielle française. Eh bien, non! Après nous avoir emmenés au «Saunâ» en 2013, le jeune metteur en scène genevois nous propose cette fois-ci une rencontre, de prime abord improbable, entre «La bonne âme du Se-Tchouan» de Bertolt Brecht et le microbiote intestinal. Comment, diable, en est-il arrivé-là? C'est bien sûr la question que nous lui avons posée quelques semaines avant la première.

Adrien Barazzone nous avait donné rendez-vous dans un restaurant italien de Lausanne. Pas de hasard, l'Italie fait doublement partie de ses gènes. Comme la médecine. Sa mère et son père sont médecins – depuis trois générations du côté paternel. Avec finesse et complicité, comme pour nous faciliter la tâche, il commence par se présenter, tout en sirotant son expresso: «J'ai bientôt 34 ans, une sœur jumelle et un frère, Guillaume, qui est maire de Genève. À une époque, nous nous sommes beaucoup disputés, mais maintenant, je l'adore. Les repas familiaux n'en restent pas moins compliqués, parce que nous n'avons pas les mêmes idées politiques.»

## Le seul garçon parmi 40 filles

Voilà qui est fait, passons à autre chose. Pas si simple. Adrien Barazzone n'aime pas les lignes droites. Il affectionne les incises, les parenthèses, les analogies, les associations d'idées. Avant d'en arriver au théâtre, il évoquera donc encore un grand-père maternel, capitaine dans la marine italienne, et une fascinante grand-mère qui, pionnière, avait

étudié la chimie à Florence et s'était spécialisée dans les peintures pour sous-marins. «Moi-même, désolé pour votre article car c'est un peu banal, j'avais de la facilité à l'école», conclut-il.

Un bon élève, mais quand même particulier. À 9 ans, il crée son propre journal et à 12, il s'inscrit au cours facultatif de théâtre du Cycle d'orientation, seul garçon parmi quarante filles. Le cours est donné par Franziska Kahl, «une comédienne atypique et une personne qui m'a profondément marqué. Je ne vivais que pour ces mardis midi», se souvient-il avec émotion. Désormais, d'une manière ou d'une autre, le théâtre fera partie intégrante de sa vie. En 2007, après des études de lettres à l'Université de Genève, Adrien Barazzone entre à La Manufacture, la Haute École de théâtre de Suisse romande. Il a 24 ans.

«Les Lettres m'ont beaucoup apporté, c'était une culture où l'on ne vous prenait pas par la main. Il fallait se débrouiller. Et après les cours, je filais au conservatoire. Je suis bien content de ne pas être entré à La Manufacture plus tôt. Cela ne m'aurait pas convenu, j'en aurais mal profité. À la Haute École, j'ai ensuite mieux compris ce que veut dire jouer, j'y ai appris à faire avec ce que je suis, à ne plus chercher à camoufler.» L'apprenti comédien y découvre aussi l'écriture de plateau et le sentiment que si «l'acteur est impliqué corps et âme dans ce qu'il produit, il y gagne une liberté et une épaisseur énormes.»

La suite? Adrien Barazzone travaille avec Natacha Koutchoumoff, Christian Geffroy Schlittler ou Mathieu Bertholet. Il rejoint le comité de direction du Théâtre du Loup, joue dans les derniers films de Lionel Baier et met en scène sa première pièce, «Saunâ». Une création où il est



**«À La Manufacture, j'ai appris à faire avec ce que je suis, à ne plus chercher à camoufler»**

Adrien Barazzone, metteur en scène

Adrien Barazzone est tombé dans la marmite du théâtre à 12 ans.

Eric Jeanmonod

question d'écologie et, à travers elle, du désir de sauver la planète. «Et je me suis rendu compte, analyse notre interlocuteur, qu'au fond Brecht posait la même question dans «La bonne âme du Se-Tchouan», l'histoire de trois dieux qui descendent sur Terre et se mettent en quête d'au moins une bonne âme qui justifierait à leurs yeux de sauver le monde.»

## Une histoire de microbiote

Petit à petit, on s'approche donc du chaudron où mijotent «Les luttes intestines». Mais vous l'avez deviné, Adrien Barazzone n'a pas trop envie, pour l'instant, de soulever le couvercle. Après plusieurs semaines de travail et d'improvisations avec ses cinq comédiens, il est en train de mettre en forme tout ce matériel et de rédiger un texte. Il nous précise toutefois que «le spectacle s'inspire de Brecht, mais qu'il n'en conserve ni la trame ni le texte.»

Sans trop se hasarder, on peut aussi révéler que, jusque dans la scénographie, il y sera diversement question de ce fameux microbiote intestinal dont on parle beaucoup aujourd'hui. «Une façon de récupérer Brecht dans la chair», sourit cet inquiet pour qui avoir la peur au ventre n'est pas un vain mot. «J'aime bien ce changement de paradigme entre l'intérieur et l'extérieur, poursuit-il, l'idée que nous sommes habités par des bactéries qui nous gouvernent plus qu'on ne l'imagine, qui influencent notre comportement, notre humeur et peut-être même jusqu'à nos jugements moraux et nos valeurs.» Une manière aussi de poursuivre un questionnement qui depuis longtemps le nourrit et l'anime: la problématique du choix, de l'engagement, de la responsabilité individuelle et collective. ●



## À voir

«Les luttes intestines», Théâtre du Loup, Genève, du 29 avril au 14 mai.

Le 10 mai à 18 h 30, rencontre avec le professeur Jacques Schrenzel, microbiologiste et responsable du laboratoire central de bactériologie des HUG.

# L'opéra russe triomphe grâce au sorcier Tcherniakov

**Résurrection Dimitri Tcherniakov est l'un des plus grands metteurs en scène d'aujourd'hui. Il le confirme à Paris avec une magnifique résurrection de «La fille de neige» de Rimski-Korsakov.**

L'opéra russe vit un âge d'or. Une génération après la chute du Mur, les chanteurs, les chefs d'orchestre et les metteurs en scène sont légion à défendre un répertoire lyrique que le reste du monde a souvent limité à quelques opéras de Tchaïkovski et Moussorgski, tels «Eugène Onéguine» et «Boris Godounov».

On mesure désormais «live» la richesse de cette école foisonnante. Genève a ainsi découvert récemment «La pucelle d'Orléans» de Tchaïkovski en version de concert. À Paris, c'est un metteur en scène de premier plan qui ressuscite, pour le public occidental, une œuvre prati-

quement disparue des scènes, alors qu'elle est toujours restée particulièrement chère au cœur des Russes. Créé en 1882 à Saint-Petersbourg, «Snegourotchka» est le troisième opéra des quinze qu'a composés Nikolai Rimski-Korsakov (1844-1908), et c'était son préféré. Il a cette dimension féérique où se déploie idéalement son style très coloré, qui influença tant Stravinski par son génie orchestral.

## Adidas et slavitude

Invité sur les plus grandes scènes de la planète, Dimitri Tcherniakov fait de cette «Fille de neige» une transposition lumineuse, habitée par une direction de chanteurs exceptionnellement fluide. Au lieu des futaies mythiques du conte original d'Ostrovski, il envoie l'héroïne, fille de la Dame Printemps et du Père Gel, condamnée à ne jamais pouvoir aimer, dans une communauté revivaliste d'au-

jourd'hui, perdue au fond d'une forêt russe. Ses membres sont fagotés dans un mélange de vêtements folkloriques et contemporains, d'Adidas et de slavitude. Ils chantent leurs louanges à leur tsar assis en cercle, avec l'ardeur des sectes mystiques.

Le décor est fait de hauts arbres dont les troncs, au dernier acte, lorsque Snegourotchka s'ouvrira au sentiment d'amour avant d'en mourir, se mettront à danser. Les costumes mériteraient un Prix Nobel, pour leur synthèse si réussie entre la portée symbolique et esthétique dont ils sont investis.

Tout ici signifie les illusions et les impasses des mouvements charismatiques inspirés par le retour aux sources et la nostalgie d'un hypothétique âge d'or, quelle que soit la sincérité de ses adeptes. Car autour de Snegourotchka, c'est bien le bal ordinaire des désirs et des trahisons. Pour autant, Tcherniakov a ce



L'opéra est transposé dans une communauté revivaliste. Elisa Haberer

talent précieux de ne caricaturer personne. Au contraire: chaque personnage gagne une dimension complexe, qu'il s'agisse du bellâtre Lel (chanté par le fabuleux contre-ténor Yuriy Mylenko) ou de son rival, l'ombrageux marchand Mizguir.

Le film de Jean-Stéphane Bron qui vient de sortir évoque bien la richesse des talents dont dispose l'Opéra de Paris. Ils sont tous convoqués ici, dans cet ouvrage de trois heures, aussi exigeant pour les solistes que pour les chœurs.

Et puis, il y a Aïda Garifullina. À pas même 30 ans, la soprano tatar fait une prise de rôle éclatante. Toute en innocence, d'une blondeur de poupée Barbie, elle projette une voix ardente, pure, aux aigus de miel. Elle bouleverse dans les nombreux airs mélancoliques où Rimski-Korsakov déverse son inépuisable sens mélodique. Nul ne dépasse à ses côtés, ni le tsar du ténor Maxim Paster, ni la foudroyante Koupava de Martina Serafin. Les chœurs, l'orchestre sont dirigés par l'une des étoiles montantes de l'abondante génération de chefs russes, Mikhail Tatarnikov. Les cinémas français transmettront cette création le 25 avril en direct. Tcherniakov, lui, sera le metteur en scène, cet été, d'une «Carmen» très attendue au Festival d'Aix-en-Provence.

Jean-Jacques Roth

Paris, Opéra Bastille, jusqu'au 3 mai